

## LA CULTURE DES PLANTES À PARFUM DANS LA RÉGION DE GRASSE D'APRÈS UN ROMAN POPULISTE, *LE CANTIQUÉ DES CANTIQUES* DE PIERRE HAMP (1922)

---

Ralph SCHOR

Pierre Hamp (1876-1962), de son vrai nom Henri Bourillon, naquit à Nice le 23 avril 1876. Il était issu d'une famille modeste. Son père exerçait le métier de cuisinier dans un grand hôtel et sa mère, originaire de la campagne niçoise, était brodeuse. Quand il atteignit l'âge de 14 ans, son père le retira de l'école et lui fit suivre une formation de pâtissier et de cuisinier. Hamp, après quelques années passées dans les cuisines des palaces européens, décida de reprendre ses études à l'Université populaire de Belleville. Autodidacte, il gagnait sa vie en multipliant les activités professionnelles ; il fut tout à tour moniteur de boxe, chef de gare, directeur d'une usine de tissage, journaliste... Il devint finalement ingénieur des travaux publics et inspecteur du travail. Les nombreuses expériences traversées durant cette période de sa vie et les difficultés rencontrées enrichirent Pierre Hamp qui dira : « J'ai toujours eu la malheur heureux ; aucune épreuve ne m'a été sans profit »<sup>387</sup>. Pourtant, ajoute-t-il, « j'ai toujours fait au moins deux métiers. J'ai vécu deux vies. Le corps a tenu »<sup>388</sup>.

Lancé en 1908 par un roman intitulé *Le Rail*, qui dénonçait les agissements des compagnies ferroviaires, Pierre Hamp se spécialisa dans l'évocation des métiers auxquels il consacra une quarantaine d'ouvrages. La plupart de ceux-ci fut réunie sous le titre général *La Peine des hommes*. En effet, l'auteur, socialiste admirateur de Jean Jaurès, syndicaliste à la CGT, ami d'intellectuels de gauche comme Charles Péguy, André Gide, Alain, avait conçu le projet de glorifier le labeur humain et de dénoncer les injustices sociales. Il se voulait homme de terrain, observateur minutieux des activités les plus diverses et se surnommait lui-même « Monsieur Curieux ». Pour chacun de ses livres, il accumulait une documentation considérable, de première main, sur le déroulement du travail et la vie des ouvriers. Ainsi fit-il, entre autres, pour le textile (*Le Lin*, 1924 ; *La Laine*, 1931), les mineurs (*Glück auf*, 1934), les cheminots, les pêcheurs, les viticulteurs, les horticulteurs grassois et l'industrie du parfum, spécialité de cette ville.

Les descriptions techniques et sociologiques contenues dans les livres de Pierre Hamp confèrent à ceux-ci une réelle valeur documentaire et, dans le domaine de la littérature ouvrière, dépassent le niveau de la simple autobiographie à laquelle se limite souvent ce type

---

<sup>387</sup> Pierre Hamp, *Mes métiers*, Paris, Gallimard, 1929.

<sup>388</sup> *Ibid.*

d'œuvres. En revanche, la qualité littéraire laisse à désirer : intrigue sans surprises, généralement manichéenne, psychologie courte, langue souvent incorrecte. Le critique André Beaunier disait en 1923 : « M. Pierre Hamp n'est pas un très bon écrivain. Il est pourtant un écrivain : il dit en somme ce qu'il veut dire et trouve quelquefois d'excellentes formules, parmi des fautes<sup>389</sup> ».

De fait, les libertés prises à l'égard de la grammaire et de la syntaxe aboutissent parfois à des images fortes qui évoquent bien les gestes et les réalités techniques du travail. Le critique Pierre Lièvre note justement : « M. Pierre Hamp qui écrit mal voit bien<sup>390</sup> ». Ainsi les qualités d'observateur de Pierre Hamp, sa bonne volonté, son amour des humbles, son humanisme, son lyrisme font oublier ses faiblesses et donnent à ses écrits une indéniable valeur de reportage.

*Le Cantique des cantiques*, nom d'un parfum, roman publié en 1922 chez Gallimard, est consacré aux cultivateurs de la région de Grasse et à l'industrie du parfum dont cette ville était la capitale mondiale. Ce livre se trouvait d'autant mieux documenté que Pierre Hamp, natif de Nice, située à une trentaine de kilomètres de Grasse, connaissait parfaitement la région.

## 1. LA CULTURE DES PLANTES À PARFUM

Le début du livre est consacré à la culture des plantes à parfum, jasmin, roses, violettes, lavande, tubéreuses, fleurs d'oranger... Les techniques traditionnelles sont décrites avec un grand luxe de détails, ainsi l'irrigation, le rôle de l'exposition sur les terrasses grassoises, la taille, la cueillette délicate à la main... Pierre Hamp montre par exemple « les rosiers de sept ans en lignes espacés d'un mètre soixante-quinze pour laisser place à semer les légumes après la cueillette des roses »<sup>391</sup>. Il explique que, sur les terrasses irriguées, les rosiers peuvent produire des fleurs pendant vingt ans, tandis que, sur un terrain non irrigué, la durée se réduit à quinze ans quand la terre est argileuse et huit ans sur le calcaire.

L'auteur souligne le rôle de l'expérience. Ainsi un personnage remarque qu'on ne peut planter n'importe quoi n'importe où : « Il faut connaître l'hérédité du terrain<sup>392</sup> ». Il rappelle que, malgré tout le savoir-faire des paysans, la culture est capricieuse et les aléas nombreux ; telle plante à la récolte prometteuse peut dépérir rapidement sans qu'une explication nette soit décelable à l'œil.

## 2. LES LUTTES SOCIALES

Après avoir présenté le travail des cultivateurs, Pierre Hamp se tourne vers l'industrie du parfum. Il consacre des pages très précises aux techniques traditionnelles, la distillation par alambic, l'enfleurage à chaud avec l'aide de graisse... Puis il évoque les procédés chimiques modernes. Dans cette partie, l'auteur montre surtout la puissance des grands industriels. Les portraits qu'il brosse sont inspirés de personnages bien réels comme Léon Chiris, apparenté à

---

<sup>389</sup> André Beaunier, *La Revue des Deux Mondes*, avril 1923.

<sup>390</sup> Ralph Schor, *Anthologie des écrivains du Comté de Nice*, Nice, Serre, 1990.

<sup>391</sup> Pierre Hamp, *Le Cantique des cantiques*, Paris, Gallimard, 1922, p. 111.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 116.

Thiers et au président Sadi Carnot, et la dynastie des Ossola<sup>393</sup>, qui bâtirent des fortunes considérables et accédèrent au pouvoir politique en remportant la mairie de Grasse, en se faisant élire au Parlement et même en entrant au gouvernement. Dans le *Cantique des cantiques*, ces grands patrons dominent les paysans et fixent le prix des fleurs souverainement sans admettre la discussion. Quand le producteur essaie d'imposer un cours, le parfumeur lui objecte que, ce faisant, il rompt les vieilles traditions. Un agriculteur lui répond :

Quarante ans, le paysan a porté la fleur sans connaître le prix que vous en donneriez. Vous nous annoncez à la fin de la récolte : « c'est vingt sous le kilo ». Aujourd'hui nous vous prévenons avant qu'il y ait des boutons sur les rosiers : ce sera dix francs. Vous répondez : « Il faut respecter les vieilles habitudes ». La vieille habitude pour nous, c'est la misère. Nous n'en voulons plus<sup>394</sup>.

La riposte patronale face aux exigences nouvelles des paysans consiste à diversifier et à délocaliser les activités. Le parfumeur qui refuse de fixer le prix des fleurs à l'avance possède deux usines de distillation en Bulgarie et une à Beyrouth, « Il fait aussi de la menthe en Angleterre. Il fabrique du cuivre dans la République argentine ; du rhum à la Réunion et à la Martinique, du vin en Tunisie. Sa famille est une des plus riches de France<sup>395</sup> ».

En outre, les industriels importent des plantes de Syrie, du Liban, d'Europe de l'est, pour concurrencer les producteurs locaux et maintenir des rémunérations faibles. Certains patrons annoncent même qu'au terme du processus, l'industrie du parfum pourrait se passer des producteurs de la région : Grasse resterait un centre de commandement, peut-être un entrepôt, mais perdrait sa vocation agricole. Un grand patron précise :

La parfumerie de Grasse a commencé par les alambics en montagne. Elle étendra au monde entier cette organisation de déplacement de l'outillage. Au lieu de transporter un alambic, nous transporterons toute une usine. Pour moi c'est déjà fait. Je traite la rose à Beyrouth et en Bulgarie. Le nombre des paysans fleuristes et des ouvriers de parfumerie va diminuer à Grasse qui sera l'entrepôt des essences mais n'en fabriquera plus. Notre réputation est maintenant suffisante pour des centaines d'années. Nice, où il n'y a plus un olivier ni un moulin, est toujours la capitale de l'huile d'olive. Nous serons, sans vos fleurs, la capitale des parfums. La docilité du paysan oriental est encore pour longtemps possible. Nous nous en servirons contre vous car nous ne pouvons pas payer la rose dix francs<sup>396</sup>.

Une telle situation suscite la colère des agriculteurs, mal payés, menacés dans leur avenir et se sentant méprisés par les industriels. Un paysan parle en ces termes de l'ancienne génération de patrons qui exploitaient les producteurs mais, au moins, leur témoignaient un certain respect :

Il nous volait, mais il ne nous dédaignait pas. Quand on lui disait bonjour, il répondait. Son fils ne nous a jamais tant parlé qu'aujourd'hui pour nous dire que les Grassois ne comptaient pas pour lui. Ils ne détestaient pas seulement l'homme qui voulait maintenir la tradition de tirer grand profit d'eux, l'héritier des parfumeurs féodaux ; mais plus encore le mépriseur de leur travail et de leur pays, qui dispersait dans le monde entier l'argent gagné sur la parfumerie grasse<sup>397</sup>.

---

<sup>393</sup> *Grasse et les Ossola. Une dynastie de notables au service de la cité et de la France*, Nice, ASPEAM, 2012.

<sup>394</sup> *Le Cantique des cantiques*, op. cit., p. 39.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 21 et 41.

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 37-38.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 41.

Un autre cultivateur ajoute :

On a été des esclaves. Ils se sont bâti des villas et acheté des rentes. Quand ils marient leurs filles c'est mis dans les journaux. Nous avons été estimés par eux moins que n'est par nous la terre sous nos pieds. Ils ont bien méprisé le paysan<sup>398</sup>.

La réponse des producteurs consiste à se syndiquer pour imposer une volonté collective aux industriels, notamment des prix d'achat raisonnables pour les fleurs. Certains fraudent en vendant aux usines des plantes mouillées, donc plus lourdes, en alléguant qu'elles sont cueillies du matin et seulement couvertes de rosée.

### 3. UN AVENIR COMPROMIS

L'avenir de la culture florale semble compromis. Il existe d'abord une sourde hostilité entre les floriculteurs et les paysans traditionnels, produisant des plantes vivrières et de l'huile d'olive, reprochant à leurs collègues de renier leurs racines méditerranéennes pour poursuivre une activité aléatoire :

Marcellin Arnaud avait été malheureux de voir le parfum vaincre l'huile. Il criait aux massacreurs d'arbres qui arrachaient des oliviers pour planter des fleurs : « Vous tuez votre fortune ». Il tenait le parfum pour une industrie peu sûre. Il croyait en l'olivier comme en un dieu rustique, le génie de cette terre, le fruit qui donnait au paysan la nourriture et la lumière<sup>399</sup>.

Autre difficulté, la main-d'œuvre agricole se raréfie car les jeunes préfèrent travailler à l'usine, selon des horaires fixes, plutôt que de s'épuiser dans les champs, à longueur de journée et par tous les temps :

Madame Théoule était assez riche pour salarier des cueilleuses au lieu de faire le travail mais elle n'en trouvait point. Les jeunes filles préféraient aller aux usines plutôt que de s'user les doigts et les genoux sur la terre<sup>400</sup>.

Aussi un cultivateur s'écrie-t-il : « Je ne suis pas un fainéant d'ouvrier qui ne travaille que huit heures par jour et à l'ombre<sup>401</sup> ».

Les paysans formulent un autre grief contre les ouvriers : ceux-ci, pénétrés par le communisme, organisent des grèves durant lesquelles l'activité industrielle se trouve paralysée, ce qui entraîne la perte totale des fleurs prêtes à être distillées. Les salariés des usines répliquent en accusant les agriculteurs d'exiger pour leurs récoltes des prix trop élevés, ce qui pousse les patrons à délocaliser leurs usines à l'étranger. Ainsi l'activité de Grasse périclité et les emplois se raréfient. Enfin les ouvriers reprochent aux paysans de se comporter en petits capitalistes ignorant la lutte des classes. Un salarié se réclamant du marxisme et attendant la socialisation des moyens de production, y compris les petits domaines, explique :

Vous, les paysans, serez pour nous plus terribles que les parfumeurs, parce que vous ôterez le travail du pays. Pour éviter votre jasmin à trente francs, ils feront des usines à Bordighera, à Beyrouth et en

---

<sup>398</sup> *Le Cantique des cantiques*, op. cit., p. 30-31.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 149.

Bulgarie. Vous avez demandé quinze francs de la rose et diminué à huit cinquante. Accepter un tel rabais prouve la malhonnêteté de vos prétentions. Si la valeur de quinze francs était juste vous l'auriez mieux défendue. Autrefois le parfumeur achetait à prix déloyal. Aujourd'hui le mensonge s'est retourné. C'est vous qui vendez sans honnêteté<sup>402</sup>.

Et de compléter : « Vous n'êtes plus pauvres mais vous voulez qu'il y ait encore des pauvres<sup>403</sup> ».

Une menace ultime plane sur la culture des plantes à parfum. En effet, certains industriels s'orientent vers des procédés synthétiques permettant de créer « l'odeur de fleurs sans fleurs ». Un chimiste, passionné par son métier, multiplie les expériences réussies :

Dans ce laboratoire d'où il voyait les champs d'orangers, il fabriquait l'aldéide décyclique qui donne le goût d'orange ; l'acétate de linalyde pour frauder la bergamote ; la vanilline et toute la série des essences fruitées<sup>404</sup>.

Produire, avec beaucoup d'efforts, des plantes odoriférantes, alors que quelques manipulations chimiques donnent facilement le même résultat, semble au technicien « un attentat à l'intelligence humaine<sup>405</sup> ». Il ajoute :

Nous sommes à la période de transition entre le parfum naturel et le parfum synthétique. Quelle stupidité de faire produire à la terre des roses au lieu de blé, puisque la chimie remplace les fleurs, mais ne peut encore remplacer les céréales. On a cessé de cultiver l'indigo pour teindre en bleu et la garance pour teindre en rouge. La chimie donne aujourd'hui toutes les couleurs, mieux que n'a jamais pu l'agriculture. On parviendra pour toutes les essences odorantes à se passer de la terre, comme on s'en passe pour les teintures. La plante tinctoriale est morte. La plante à parfum mourra<sup>406</sup>.

La perspective d'un déclin des cultures amène certains personnages du livre et apparemment Pierre Hamp lui-même à une conclusion désenchantée : le travail de la terre, seul authentique et naturel, se meurt sous les coups de la science moderne. Au miracle de la germination dans le sol s'oppose la création industrielle et ses artifices ; aux procédés artisanaux simples, comme produire de l'huile à partir « d'un fruit broyé entre deux pierres<sup>407</sup> », succèdent des opérations techniques et chimiques complexes, comme le redoute un personnage du roman :

Ça arrivera. Grasse est aussi dangereuse qu'une poudrière. Les parfumeurs font travailler le pétrole parce qu'ils n'ont plus le courage de continuer le vieux métier comme au temps ancien avec les mains. Ils ont des robinets et des tuyaux. Autrefois les usines parfumaient Grasse. Aujourd'hui elles vont l'incendier<sup>408</sup>.

Le *Cantique des cantiques* offre d'abord un très fidèle compte rendu de la culture des plantes odoriférantes et de leur transformation en parfum. Pierre Hamp réussit son pari consistant à faire vivre les métiers grâce à sa plume inspirée par une documentation précise.

---

<sup>402</sup> *Le Cantique des cantiques*, op. cit., p. 148.

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>404</sup> *Ibid.* p. 277.

<sup>405</sup> *Id.*

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>408</sup> *Ibid.*, p. 138.

À travers ses descriptions objectives transparait une empathie sincère pour les hommes qui accomplissent un dur labeur. L'auteur est l'historiographe du travail mais il se transforme parfois en poète.

Deux idées principales irriguent l'œuvre. En premier lieu, le socialiste qu'est Pierre Hamp illustre le thème de la lutte des classes, entre paysans et industriels, entre ouvriers et industriels, mais aussi entre ouvriers et paysans et, parmi ceux-ci, entre floriculteurs et producteurs traditionnels. La généralisation du conflit social lui paraît se situer au cœur de la société et constituer le moteur de celle-ci.

En second lieu, du livre sourd une réelle nostalgie. Le vieux monde rural disparaît sous les assauts du progrès contemporain. La science et la technique imposent leur loi, y compris à l'antique activité agricole. Or celle-ci est réputée comme le conservatoire des vertus traditionnelles et le fruit d'une alliance avec les lois de la nature, donc avec les vérités éternelles. L'industrie moderne qui nie ces réalités offense ainsi l'authenticité. Le 25 juin 1940, le maréchal Pétain reprend ces idées en déclarant dans un discours célèbre :

La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une partie de France qui meurt. Une jachère de nouveau emblavée, c'est une portion de France qui renaît.

Ce n'est pas un hasard si Pierre Hamp, comme certains autres hommes de gauche<sup>409</sup>, se rallie au régime de Vichy. L'écrivain croit trouver, dans ce retour au passé, dans ce système réactionnaire au sens propre du terme, une réponse aux questions qu'il se pose et il ne voit pas qu'on ne peut figer l'histoire du monde.

---

<sup>409</sup> Par exemple Charles Spinasse, ancien ministre de l'Économie nationale de Léon Blum en 1936 ou René Belin, haut dirigeant de la CGT qui devient ministre du Travail de Pétain.